

rinorum, scilicet Thomæ prioris, Hugonis et Adami ac nostri Richardi ; Benevenustus Imolensis in Chronico sex ætatum mundi, ætate sexta ; Platina in Vitis Pontificum ; Trithemius *De scriptoribus ecclesiasticis* ; Joannes Pithæus, Anglus, libro *De illustribus Angliæ scriptoribus* ; Gilbertus Genebrardus, et Jacobus Galterus Societatis Jesu in Chronologiis, et alii innumeri passim, ut non omittam eminentiss. S. R. E. cardinales Baronium in Annalibus, et Bellarminum lib. *De scriptoribus ecclesiasticis*, in quo revocat in dubium utrum quatuor libri Exceptionum sint Richardi nostri, eo quod lib. primo, cap. quarto, inter inventores theologiæ scribat e nostris temporibus Joannem Scotum qui centum et amplius annis Richardo nostro supervixit. Sed cum Vincentius Bellovacensis loco supra citato Exceptionum libros inter Richardi nostri opera recenseat, et ipse Vincentius præcesserit ætate Joannem Scotum annis circiter sexaginta, non video quomodo Richardus noster inter inventores theologiæ referat suo tempore Joannem Scotum, nisi sit alius a Joanne Duns Franciscano, natione Scoto, toto orbe celebri, circa annum 1308. Proinde non sine indicio mihi persuadeo in illo quarto capite libri primi Exceptionum errorem irrepsisse aut amanuensium defectu, aut typographorum incuria, aut mutatione nominis unius pro alio, verbi gratia, Petro Lombardo pro Joanne Scoto ; aut certe dicendum ætate Richardi nostri floruisse in Scotia Joannem quemdam in theologia instructissimum qui methodo quadam ibi theologiam docuerit, licet non supersint scripta, et sic memoria illius sub nomine Joannis Duns Franciscani perierit. Alioquin non video quomodo Vincentius Bellovacensis libros Exceptionum Richardo nostro potuerit ascribere, præsertim cum ab ejus stylo non recedant. Inter opera Richardi nostri pridem manuscripta in bibliotheca nostra asservabantur Exceptionum libri quatuor, quos nebulonis rapax manus dudum subripuit ; proinde nobis non licuit dignoscere utrum Joannes Scotus vel alius in ipso cap. 4 lib. 1 reponeretur, aut ex antiquitate codicis alius esset a Joanne Deus Scoto ordinis Sancti Francisci, nam de Joanne Erigena prævalet eminentiss. cardinalis Bellarmini sententia. Richardi de Sancto Victore opera omnia primo typis prodire Lutetiæ Parisiorum studio canonicorum Sancti Victoris, anno 1528, deinde Lugduni anno 1534, ac tertio, nostra ætate, Colonia Agrippinæ in Germania anno 1621. Et omnia genuina ipsius esse nullus dubitavit usque ad castigationem eminentiss. cardinalis Bellarmini super quatuor libris Exceptionum, quæ præcedenti nostra observatione mitigari potest et revinci, cum libri illi, eo teste, a stylo Richardi nostri non recedant.

(Hæc ex scriniis chartarum et manuscriptis codicibus depromebat F. Joannes a Tolosa, canonicus Sancti Victoris Paris.)

NOTICE SUR RICHARD DE SAINT-VICTOR

PAR M^{gr} HUGONIN

ÉVÊQUE DE BAYEUX

Licencié ès-lettres de la Faculté de Paris, ancien élève de l'école ecclésiastique des Carmes.

Richard naquit en Ecosse. Les biographes ne disent pas en quelle année, ni de quels parents, ni quelle fut sa première éducation. Comme Hugues, son maître, il quitta de bonne heure sa patrie. Il vint à Paris, attiré peut-être par la réputation des professeurs qui enseignaient dans cette capitale ; peut-être conduit par le seul désir de se consacrer à Dieu dans une communauté aussi célèbre par sa science et par sa piété, que celle des chanoines de Saint-Victor. Il prit dans cette maison l'habit de chanoine et fit profession entre les mains de Gilduin. Il n'était pas rare de voir, à cette époque, des jeunes gens d'outre-mer, chercher en France, on la science dans ses écoles publiques, ou un asile paisible dans les nombreux monastères qui florissaient de toutes parts. Nous y rencontrons presque en même temps, Achard, philosophe distingué et profond théologien, qui fut abbé de Saint-Victor, et plus tard évêque d'Avranches ; Adam du Petit-Pont, disciple d'Abeilard, qui enseigna lui-même avec éclat la grammaire, la rhétorique et la philosophie ; Jean de Salisbury, Robert de Melun, et tant d'autres qu'il est inutile de mentionner ici.

Nous connaissons peu de détails sur la vie de

Richard à Saint-Victor. Les annales de cette abbaye, écrites par Simon Gourdan, vantent sa piété et son zèle pour le maintien de la discipline. Il fut d'abord sous-prieur ; c'est en cette qualité qu'il souscrivit, en 1157, une convention entre l'abbaye de Saint-Victor et Frédéric, seigneur de Palaiseau. Il devint ensuite prieur, et il se conduisit avec une rare prudence dans les circonstances les plus délicates.

L'abbé Ervise, anglais de naissance, n'était ni un moine édifiant ni un administrateur habile. La communauté de Saint-Victor avait fleuri jusqu'à lui sous la sage direction de Gilduin, d'Achard et de Gautier. Ervise dissipa ses biens et faillit ruiner sa discipline. Alexandre III fut témoin de ses désordres, et il l'en reprit vivement dans le voyage qu'il fit à Paris. Ervise s'inquiéta peu de ces avertissements et continua ses scandales ; c'est ce que nous apprenons d'une lettre du même pontife, où il appelle l'abbé de Saint-Victor un autre César, qui disposait de tout selon ses caprices, qui méprisait les statuts de son ordre, et qui, loin de profiter des remontrances pontificales que lui avait attirées sa négligence, se montrait de plus en plus incorrigible. Les choses en vinrent à ce point, que le souverain

pontife, touché de l'état déplorable de cette maison auparavant si florissante, nomma trois commissaires : Guillaume, archevêque de Sens ; Etienne, évêque de Maux, et Nicolas, abbé du Val-Secret, pour visiter et réformer l'abbaye de Saint-Victor, avec pouvoir de déposer l'abbé, s'il était nécessaire, et d'exiler les chanoines vicieux. Le pape voulut toutefois que les commissaires agissent de concert avec l'évêque de Paris, supérieur immédiat de cette maison.

Il écrivit en même temps au roi Louis VII, pour l'exhorter à contribuer, de son autorité, au rétablissement du bon ordre dans le monastère. Ces deux lettres se trouvent rapportées, sous l'an 1169, dans les annales manuscrites de Saint-Victor. On sait par quels artifices l'abbé éluda, pour cette fois, la punition qu'il méritait ; mais il est sûr qu'il ne profita pas de l'indulgence qu'on eut pour lui dans cette occasion. Aussi Alexandre III fut-il obligé d'écrire de nouveau, quelque temps après, au roi et à l'archevêque de Sens, pour les exhorter à ne plus différer la réforme qu'il leur avait confiée. Il fit aussi savoir par lettres, à l'abbé et aux chanoines réguliers de cette abbaye, que l'archevêque de Sens, l'évêque de Meaux et l'abbé du Val-Secret, devaient visiter leur monastère, et il leur enjoignit de les recevoir honorablement et de se soumettre à leurs ordonnances. Les trois commissaires se transportèrent à Saint-Victor et reconnurent le mal qui leur avait été signalé. Ils résolurent la destitution de l'abbé. Mais avant d'en venir à l'exécution de ce dessein, ils le communiquèrent aux cardinaux Théodin et Albert, que d'autres nomment Alexis, légats du saint siège, qui se trouvaient alors à Paris. Vers les fêtes de Pâques de l'an 1172, selon l'auteur des annales de Saint-Victor, on obtint d'Ervisius une abdication qui fut appelée volontaire. L'abbé démissionnaire se retira dans le prieuré de Saint-Paul des Aulnois, dépendant de Saint-Victor et situé près de Chevreuse, où il continua à vivre dans la dissipation et la bonne chère, et d'où il troubla plus d'une fois encore la paisible retraite des chanoines de Saint-Victor.

Il n'est pas téméraire de croire que Richard ne fut pas étranger à cette réforme et qu'il eut plus que tout autre à souffrir des caprices et des emportements de son abbé. Mais Dieu lui ménagea quelques consolations au milieu des peines et des persécutions que lui attirait son zèle. Ce fut pendant ces épreuves qu'il reçut à Saint-Victor, avec Ervisius, Alexandre III, ce pontife si attentif à récompenser le mérite et si zélé pour le maintien de la discipline. Peu de temps après, un hôte aussi célèbre par sa fermeté apostolique que par ses souffrances, dut réjouir son cœur et raffermir son courage : c'était Thomas de Cantorbéry. Ce prélat visita les chanoines de Saint-Victor, où plusieurs Anglais étaient venus chercher un asile ; il fut introduit au chapitre, où il prononça sur ces paroles du psaume LXXV, *in pace factus est locus ejus*, un discours dont un frag-

ment a été longtemps conservé dans le monastère. Pourquoi ne croirions-nous pas avec Baronius, Manrique et l'éditeur des Œuvres de Richard, que le prieur eut avec saint Bernard des relations qui ne lui furent point inutiles dans les circonstances délicates où il se trouvait ? Nous savons quel intérêt l'abbé de Clairvaux portait aux chanoines de Saint-Victor et quelle vénération les chanoines avaient pour sa personne. Ils honoraient comme une relique précieuse une coupe que le saint abbé avait laissée à Saint-Victor, dans une visite qu'il leur avait rendue. Ils durent à sa protection quelques avantages temporels et ce fut sur sa demande qu'ils reçurent avec affection Pierre Lombard, et qu'ils lui procurèrent les secours dont il avait besoin. Enfin nous avons vu que le saint abbé de Clairvaux avait eu des relations particulières avec Hugues de Saint-Victor.

Le calme succéda à la tempête dans l'abbaye de Saint-Victor, et Richard put couler en paix les dernières années de sa vie. Guarin ou Guærin, successeur d'Ervisius, était un homme pieux et savant. Alexandre III, qui connaissait son mérite, écrivit aux chanoines pour les féliciter d'un si bon choix. Les commencements de son administration ne furent pas sans amertume, le passage d'Ervisius à Saint-Victor devait y laisser des traces. Toutefois le bon gouvernement du nouvel abbé et le concours qu'il trouva dans le prieur, rétablirent l'ordre et rendirent à l'abbaye son éclat primitif.

Richard put donc continuer d'édifier en paix ses frères par sa piété et de les éclairer par ses leçons et par ses ouvrages. Sa réputation était si grande que des religieux étrangers lui demandèrent avidement des copies de ses écrits. Guillaume, prieur d'Ourcamp, de l'ordre de Cîteaux, lui écrivit pour lui annoncer qu'il lui en renvoie quelques-uns et pour lui en demander un autre ; c'était celui qui traite du songe de Nabuchodonosor. Garin, prieur de Saint-Alban, désire avoir une liste complète de ses productions. Jean, sous-prieur de Clairvaux, le supplie de lui composer une prière au Saint-Eprit.

« Ecrivez-là, lui dit-il, selon la science et le jugement dont le Saint-Esprit vous a doué ; qu'elle ne soit ni trop courte ni trop longue, afin que je puisse l'apprendre par cœur et l'adresser au Saint-Esprit, au moins une fois par nuit ou par jour. »

On a publié dans cette édition plusieurs autres lettres écrites à Richard. Quoique fort courtes et peu importantes en elles-mêmes, elles concourent à montrer que Richard jouissait de l'estime de ses contemporains.

En 1172, il fut fait entre les chanoines de Saint-Cosme de Luzarche et ceux de Saint-Victor, une transaction que signa le prieur Richard. Richard vivait donc encore cette année. Mais le premier mois de l'année 1174, c'était Gautier qui remplissait à Saint-Victor les fonctions de prieur. On en peut conclure qu'il mourut en 1173 ; sans doute le 10 mars, jour auquel se trouve placé son anniversaire dans le nécrologe de l'abbaye.

Ce nécrologe loue Richard comme un digne A les plus honorables souvenirs. Il fut enterré prieur qui, par ses bons exemples, par la sainteté dans le cloître auprès de la porte de l'Aumône (2). de ses mœurs, par la beauté de ses écrits, a laissé

OEUVRES DE RICHARD DE SAINT-VICTOR

Différentes éditions des œuvres de Richard.

On connaît sept éditions du Recueil des œuvres de Richard.

La 1^{re} fut publiée à Venise en 1506, in-8°. Elle est fort incomplète ;

La 2^e in-f°, parut à Paris en 1518 ;

La 3^e in-f°, à Lyon, 1534 ;

La 4^e in-f°, à Paris, 1550 ;

La 5^e in-f°, à Venise, 1592 ;

La 6^e in-f°, à Cologne, 1624.

La dernière parut à Rouen, chez Jean Berthelin, en 1650, in-f°. Elle a été jusqu'ici à peu près la seule en usage, quoiqu'elle soit peu correcte et dépourvue de tout genre d'éclaircissements. Mais les précédentes, qui n'en sont pas plus riches, sont plus fautives. Cette édition de 1650 s'annonce comme revue et corrigée par les chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. On ne la doit pourtant qu'aux soins d'un de ces religieux, Jean de Toulouse, qui a placé à la tête du premier vol. une vie de l'auteur, tirée, dit-il, des manuscrits et des chartes de l'abbaye.

L'édition publiée par M. l'abbé Migne est plus correcte et plus complète. Elle contient des lettres que ne renferment point les précédentes. Mais surtout les écrits de Richard seront disposés dans un ordre plus régulier.

On les a divisés en trois classes. Les écrits *exégétiques*, où Richard explique quelques passages de la sainte Ecriture ; les ouvrages *théologiques* ; et les *Mélanges*, qui comprennent des lettres et quelques écrits détachés. C'est, à peu de chose près, l'ordre indiqué par les Bénédictins dans l'Histoire littéraire de France.

Nous allons rapidement rendre compte de ces ouvrages, afin d'en faciliter la lecture.

I.

La première partie comprend quatorze traités. Le premier, qui a pour titre *Benjamin minor*, est un traité de morale mystique à l'occasion de ces paroles du Ps. lxxvii : *Benjamin in mentis excessu*. Benjamin est le dernier et le plus cher des enfants de Rachel ; il est l'ouvrage de la contemplation. Rachel et Lia représentent, la première la raison, la seconde l'amour ; l'une la vérité possédée, l'autre la vertu conquise ; de l'une naissent les bons des-

(2) Voyez *Hist. litt. de France*, t. XIII, 472-488 ; *Vita Richardi*, à la tête de l'édition de 1650 ; Pagi ad ann. 1134, n° 41, et 1140, n° 8 ; Henric. Gand. *Descrip. eccl.*, c. 26 ; Pitseus, p. 311 ; Alberic. *Chron.* ad ann. 1136 ; Cent. Magdeb. xii, c. 10 ; Du Boulay,

seins, de l'autre les bons désirs. De même que Jacob doit recevoir Lia avant Rachel, de même les bonnes actions conduisent à la vraie science, de même la raison s'unit à l'imagination et la sensibilité à l'amour.

La suite n'est qu'un développement de ces pensées. Les enfants de Lia et de Rachel, ce sont les facultés qui se rapportent à l'intelligence ou à l'amour. Richard les étudie psychologiquement ; il apprend à les régler et à les conduire de concert au même terme, qui est la contemplation, ou le repos de l'âme dans la possession et l'amour de la vérité. Il n'est pas difficile de reconnaître les doctrines de Hugues sur la distinction profonde de la sensibilité et de la connaissance du monde physique et du monde spirituel, et sur les rapports de l'un à l'autre. Toutefois ces principes sont plutôt indiqués que nettement exprimés dans cet écrit.

Richard s'élève dans un passage contre les écrivains de son temps. Il leur reproche une attention trop scrupuleuse à éviter les incorrections et les négligences. « Ils sont, dit-il, bien plus honteux d'un barbarisme qui leur échappe, que d'un mensonge qu'ils ont arrangé, et craignent bien plus d'offenser les règles de Priscien que celles de l'Evangile. » Il regarde comme la gloire la plus haute à laquelle un mortel puisse aspirer, celle de convertir ses semblables, et de les transformer d'enfants du démon en enfants de Dieu. Un tel ministère est à ses yeux le don le plus sublime ; il le préfère au pouvoir de faire des miracles et de ressusciter des morts.

Le *Benjamin minor* est celui des ouvrages de Richard qui a été imprimé le premier. Il en a paru une édition particulière à Paris en 1489, in-4° ; il a été réimprimé à part dans la même ville en 1521, in-12. Le même ouvrage a été depuis plusieurs fois publié sous le titre de *De duodecim patriarchis*.

Le *Benjamin major* diffère peu par la méthode du traité qui précède. L'arche est appelée par le Psalmiste l'arche de la sanctification : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ* (Ps. cxxxii). Or, c'est la sagesse qui triomphe du mal et qui procure la sanctification ; et la perfection de la sagesse, c'est la contemplation. C'est là que Richard nous ramène toujours. Il étudie d'abord la

Hist. Univ. Par. t. II, p. 160, 260 et passim ; Duchesne *Scr. rer. Gall.*, t. IV, p. 757, 747, 745 et passim ; Dubois, *Hist. Paris. Eccl. lib.* III ; Corrozet, *Antiq. de Paris*, liv. ix, fol. 57.

contemplation en elle-même, et il en distingue six degrés. Le premier consiste dans la considération et l'admiration des objets corporels qui frappent nos sens ; le second n'est encore que l'étude de la production de la nature et de l'art ; le troisième nous élève à l'ordre moral, à la méditation des lois divines et humaines ; le quatrième à la connaissance des substances incorporelles et invisibles, c'est-à-dire de nos âmes et des esprits angéliques ; au cinquième degré, la raison s'élance au-dessus d'elle-même, et au sixième, elle parvient à l'extase. Ce traité est presque entièrement consacré à l'étude de ces différents degrés qui conduisent à la contemplation : il en cherche des figures dans les différentes parties de l'arche. Il indique les moyens qui doivent élever l'âme de l'un à l'autre de ces degrés : ce sont la grâce, le concours de notre propre activité et l'enseignement extérieur.

Il faut avouer que ces applications sont quelquefois forcées, ses raisonnements un peu subtils. Il avoue qu'il a eu beaucoup de loisir pour composer ce livre, et qu'il en faut beaucoup pour le lire. Il a pour appendice une sorte de récapitulation intitulée : *Allégorie du tabernacle de l'alliance*. Nous en citerons quelques passages qui donneront une idée de ce genre de composition qu'il est difficile de soumettre à l'analyse.

« Par le tabernacle de l'alliance entendez l'état de perfection. Où est la perfection de l'âme, là est l'habitation de Dieu. Plus on approche de la perfection, plus on est étroitement uni à Dieu. Mais le tabernacle doit avoir le vestibule qui l'environne. Par le vestibule entendez la discipline du corps, et par le tabernacle la discipline de l'âme. Où il y a absence de discipline extérieure, la discipline intérieure ne peut être gardée. Mais la discipline du corps est inutile sans la discipline de l'âme. Le vestibule est à découvert et en plein air, la discipline du corps paraît à tous. Les choses qui étaient dans le tabernacle n'apparaissent pas au dehors. De même personne ne connaît ce qui est de l'intérieur de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui. La raison est figurée par le tabernacle extérieur, et l'intelligence par le tabernacle intérieur. Nous appelons sens rationnel ce par quoi nous discernons ce qui est à nous, et sens intellectuel ce par quoi nous nous élevons à la contemplation des choses divines. L'homme sort du tabernacle dans le vestibule par les œuvres. L'homme pénètre dans le premier tabernacle quand il se recueille en lui-même ; il entre dans le second quand il s'élève au-dessus de lui-même. En s'élevant au-dessus de lui-même, il s'élève certainement à Dieu. »

Il a paru une édition particulière de ce traité en 1494, in-4°, et une autre, in-8°, sans date et sans indication de ville, mais avant la fin du xv^e siècle.

L'opuscule qui a pour titre : *De fine mundi, ou De meditandis plagis quæ circa finem mundi evenient*, est un sermon qui a pour texte ces paroles

de l'Ecclesiaste : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam veniat tempus afflictionis, et appropinquet anni de quibus dicas : Non mihi placeat* (c. xii). Le style de ce discours est naturel, élégant même ; il ne renferme rien, au reste, qui demande une explication particulière.

Richard composa son traité *Du Tabernacle* sur la demande de ses amis, comme il nous l'apprend lui-même dans le prologue. Cet ouvrage est divisé en trois parties : dans la première il traite de la construction du tabernacle, il en décrit toutes les parties, et il en tire un sens tropologique. Cette composition est dans le genre des deux premières que nous avons étudiées.

La seconde partie est une simple explication littéraire ou un simple commentaire de la description du temple de Salomon, qui se lit au livre des Rois. « La description du temple de Salomon, dit-il en commençant, est généralement assez claire. Plusieurs passages cependant sont obscurs et embrouillés. Quelques personnes, que je sers volontiers, me pressent de dire mon sentiment sur les endroits qui ont besoin d'explication. » La troisième partie traite de la chronologie des rois de Juda et d'Israël. Ce dernier livre est adressé, sinon par l'auteur au moins par l'éditeur, à saint Bernard. Richard y concilie, avec un soin scrupuleux et non sans quelque sagacité, des dates contradictoires en apparence. Il montre que ces difficultés viennent tantôt de la négligence des copistes, tantôt du double emploi d'une même année, comptée comme la dernière d'un règne et comme la première du règne suivant ; quelquefois aussi du couronnement de certains rois avant la mort de leurs pères, et par conséquent de la coexistence de deux monarques sur le même trône durant plusieurs années. L'auteur a joint à ce traité deux tables chronologiques ; l'une en quatre colonnes, l'autre en cinq.

Cet ouvrage fut imprimé à Paris en 1511 et en 1540 ; à Venise, en 1590.

Les Annotations mystiques sur les Psaumes sont plus étendues que celles attribuées à Hugues. C'est un commentaire pieux de quelques passages de ces divins cantiques. Le 28^e est le seul qui soit expliqué tout entier. Les Bénédictins nous semblent exagérés quand ils disent que ces remarques sont purement mystiques. Les développements que Richard donne au texte sacré ressemblent assez à ceux que donnerait un prédicateur ; ils forment comme de petits sermons ou de petites homélies.

L'explication du *Cantique des cantiques* comprend 42 chapitres ou sermons inférieurs, sans doute, à ceux de saint Bernard, mais qui ne sont point sans mérite. Richard y est plus sobre qu'ailleurs d'interprétations allégoriques, et il y donne à ses auditeurs d'utiles instructions morales, souvent empruntées à saint Grégoire le Grand.

L'opuscule intitulé *Quomodo Christus ponitur in*

signum populorum, est une explication de ces A
mots d'Isaïe : *Radix Jesse stat in signum populo-
rum*. Richard explique que le prophète annonce
Jésus-Christ élevé sur la croix, appelant et réunis-
sant les deux peuples, c'est-à-dire les Juifs et les
gentils. Ce petit traité ressemble assez, par la
forme et par les instructions qu'il renferme, aux
sermons de cette époque.

Le traité sur *Ezéchiel* est une explication litté-
rale des animaux, des roues et des édifices décrits
dans la vision du prophète. Richard fait ici peu
d'usage de son talent pour l'allégorie. Il s'attache
à la lettre et au sens immédiat qu'il dit être le fon-
dement nécessaire de toute interprétation mysti-
que. Ce livre suppose quelques connaissances de
géométrie et d'architecture. L'auteur y a même B
joint des plans qui rendent son explication plus
sensible.

Richard nous apprend lui-même dans un petit
Prologue à quelle occasion il composa l'ouvrage
intitulé *De Emmanuele*, et quel but il s'y propose.
« Je suis tombé, dit-il, sur un traité écrit et publié
par maître André, j'y ai trouvé quelques passages
imprudents et peu catholiques. Dans plusieurs en-
droits, en effet, il expose les opinions des Juifs
sur la sainte Ecriture, moins comme étant des
Juifs que comme la véritable interprétation : ainsi
sur ce passage d'Isaïe : *Voici qu'une Vierge conce-
vra et enfantera un fils*, il propose les objections
et les explications des Juifs, et il ne les réfute pas,
en sorte qu'il semble leur céder la victoire, en né- C
gligeant de résoudre leurs difficultés. » Ce docteur
imprudent avait fait des disciples, en sorte que
plusieurs entendaient ce texte non de Marie, mais
d'une prophétesse. C'est pour faire disparaître ce
scandale que Richard entreprit son ouvrage. Il
rapporte d'abord les objections des Juifs telles
qu'elles se trouvaient dans le traité du docteur An-
dré ; il les résout ensuite d'après l'interprétation de
saint Jérôme, qu'il corrobore encore par des argu-
ments qui lui appartiennent.

*Explication de certains passages de l'apôtre
saint Paul.* Nous ne voudrions pas assurer que
Richard ait toujours éclairci les difficultés que pré-
sentent les textes qu'il interprète. Mais sa théo-
logie est exacte, et c'est là un mérite qu'il n'est D
point aisé de conserver en traitant de pareilles
matières.

On a deux éditions particulières de cet ouvrage :
l'une de Venise, en 1592 ; l'autre de Rouen, en
1606, toutes deux in-8°.

Le commentaire sur l'Apocalypse est adressé à
un religieux dont Richard ne dit point le nom. Il
se divise en sept livres, dont chacun explique une
vision. Nous n'entreprendrons pas une analyse de
cette paraphrase mystique du plus impénétrable
de nos livres sacrés. On y trouvera un aliment à
la piété, d'utiles instructions de morale, et plus
d'une fois, de belles interprétations du texte
inspiré.

II. Œuvres théologiques.

Le principal ouvrage dogmatique de Richard de
Saint-Victor est son traité *De la Trinité*, qui com-
prend six livres. A l'exemple des Pères et de tous
les anciens écrivains orthodoxes, il pose la foi
comme le point de départ et le fondement obligé
de toute science théologique ; il répète et commente
dans le sens des anciens le texte devenu fameux
du prophète Isaïe : *Nisi credideritis non intelligen-
tis*. La foi est la porte d'entrée du sanctuaire, c'est
par elle seulement qu'on y pénètre. Mais, la porte
étant ouverte, il ne faut point s'arrêter sur le seuil
de ce temple si riche en merveilles de tout genre ;
on doit avancer toujours en s'efforçant de com-
prendre de plus en plus les vérités reçues par la
foi. « Si dans la foi, dit encore l'illustre Victorin,
réside le commencement de tout bien, c'est dans
la connaissance que se trouve la consommation
et la perfection. Travaillons donc à atteindre cette
perfection ; que tout nous serve de degré pour al-
ler de la foi à la connaissance ; employons tous
nos efforts pour comprendre ce que nous croyons...
C'est peu pour nous d'avoir des sentiments justes
et vrais sur Dieu, il faut, comme je viens de vous
le dire, nous efforcer de comprendre ce que nous
croyons ; il faut travailler sans relâche, autant
qu'il est permis, autant qu'il est possible, à saisir
par la raison ce que nous tenons par la foi. Mais
quelle merveille si notre âme se trouble et s'obs-
cureit en présence des mystères de la Divinité,
lorsqu'elle est souillée presque à chaque instant
de la poussière des pensées terrestres ! Sors de la
poussière, ô vierge fille de Sion ! si nous sommes
de vrais fils de Sion, dressons cette échelle sublime
de la contemplation, et prenant notre vol, comme
des aigles, échappons à la terre pour planer dans
les hauteurs des cieux. »

Ces paroles, qui semblent dictées par la cha-
leur du plus pur enthousiasme, nous montrent
suffisamment quel intérêt Richard attachait aux
spéculations théologiques. Aussi ne se contente-il
pas de poser des principes sur la mission de
la théologie, ni de convier les savants chré-
tiens à l'étude plus approfondie des mystères ré-
vélés ; lui-même veut prêcher d'exemple en es-
sayant d'expliquer par la raison l'auguste mys-
tère de la sainte Trinité. L'illustre Victorin se pro-
pose dans ce traité d'éclaircir et de confirmer par
la raison les enseignements d'ailleurs innombra-
bles de la foi. Il débute par une pensée profonde
qui mérite de fixer l'attention des théologiens et
des philosophes chrétiens ; elle nous paraît sin-
gulièrement féconde en applications importantes.
« Notre dessein dans cet ouvrage, est, dit-il, d'ap-
porter à l'appui de notre foi des raisons non-seu-
lement probables, mais encore nécessaires. Car
nous sommes pleinement persuadé qu'il existe
pour toutes les choses nécessaires des arguments
non-seulement probables, mais nécessaires, bien
qu'il arrive que notre esprit ne les aperçoive point

toujours... En effet, il est de toute impossibilité que ce qui est nécessaire ne soit pas et n'ait pas une raison d'être nécessaire, mais il n'est pas donné à tout le monde de tirer ces raisons du sein des mystérieuses profondeurs de la nature et de les mettre ensuite à la portée des esprits ordinaires. »

La pensée de Richard nous semble d'une exactitude rigoureuse. Tout ce qui est a une raison d'être ou en soi ou en autrui ; ce qui est nécessairement, ce qui ne peut pas ne pas être a une raison d'être nécessaire ; rien de plus certain. Il se peut que notre intelligence ne voie pas, ne distingue pas cette raison, mais elle doit exister, sa réalité ne saurait être l'objet d'un doute sérieux. Or, la trinité des personnes dans l'unité de la nature divine est une vérité en soi nécessaire, et la foi nous enseigne que Dieu subsiste en trois personnes distinctes. Mais si la Trinité est nécessaire, elle doit avoir aussi une raison d'être nécessaire, raison qu'elle porte avec soi, dans son propre fond, dans sa propre nature, et qui n'est point distincte d'elle-même. Il y a en Dieu une raison d'être trois en personnes, et quand le voile épais, qui dans ce monde des sens nous dérobe la vue de l'essence divine, sera déchiré, nous verrons clairement que la trinité des personnes ne peut pas ne pas exister dans l'unité de cette essence ineffable. Nul doute donc qu'il y ait des arguments où la logique est absolument nécessaire en faveur du dogme de la Trinité ; et quoique durant le cours de cette vie moitié obscure, moitié éclairée, notre œil ne puisse pas plonger jusqu'à la dernière racine de ces arguments, s'ensuit-il cependant qu'aidés de la lumière de la révélation chrétienne, il soit impuissant à les saisir dans leur dérivation et dans cette espèce de projection lumineuse que la nature divine nous envoie sans cesse ? Richard ne le croit pas ; loin d'admettre cette impuissance, il est au contraire profondément convaincu qu'une intelligence chrétienne peut trouver à l'appui de cet auguste mystère des arguments d'une rigueur irrécusable.

Plein de confiance en la vérité de ce principe, l'illustre théologien, après avoir discuté dans les deux premiers livres tout ce qui a rapport à l'unité de la nature divine, entre résolument dans la voie des spéculations sur la trinité des personnes. La bonté absolue de Dieu et la souveraine félicité dont il jouit, voilà la double source générale dont l'auteur dérive à peu près tous ses arguments. Dieu étant la plénitude de la bonté, doit être le siège de l'amour parfait ; or l'amour ne peut exister sans la pluralité des personnes ; on ne saurait donner le nom d'amour à cette affection par laquelle une personne s'aime soi-même ; l'amour pur et vrai demande nécessairement plusieurs personnes. Il

A faut donc qu'en Dieu, qui est le type et la loi de l'amour parfait, il y ait plus d'une personne.

Richard expose longuement les propriétés de l'amour et marque avec beaucoup de soin le caractère propre à l'amour, tel qu'il doit être en Dieu. Il définit avec la même attention les éléments essentiels du souverain bonheur dont Dieu jouit nécessairement, et il s'efforce de prouver que ce bonheur ne se conçoit point si l'on n'admet dans la nature divine trois personnes réellement distinctes entre elles. Nous ne suivons pas l'auteur dans ses spéculations, nous nous contentons d'en indiquer la source et la tendance générale.

B Après avoir établi la trinité des personnes divines, notre Victorin cherche à montrer comment la pluralité des personnes se concilie avec l'unité de la nature, et enfin dans les deux derniers livres il examine et discute les propriétés respectives de chacune des personnes.

C Nous dirons avec M. Laforêt à qui nous avons emprunté cette analyse et cette appréciation si judicieuse et si profonde de ce traité (3), qu'à le prendre dans son ensemble, c'est une œuvre de beaucoup de mérite ; peut-être même, au point de vue des spéculations théologiques, doit-on le regarder comme le travail le plus important que nous ait légué le moyen âge. Nous avouons cependant avec le même écrivain que l'ouvrage a des parties faibles ; que certaines déductions, auxquelles l'auteur semble attacher le plus grand prix, sont loin d'être rigoureuses ; que quelques arguments ne concluent pas ; que l'on y rencontre parfois des idées peu exactes ; mais la plupart de ses spéculations sont très-solides et même très-profondes. C'est un traité qui renferme des trésors infiniment précieux, malheureusement trop peu connus de beaucoup de théoriciens d'ailleurs recommandables.

D Les six livres *De la Trinité* ont pour appendice un opuscule qui traite des attributs de chaque personne, et qui est adressé à un nommé Bernard qui l'avait consulté sur ces matières. Ce Bernard est-il le célèbre abbé de Clairvaux ? Baronius, Marique, Dupin, Thoulouse le pensent ; les Bénédictins en doutent parce qu'ils ne trouvent dans les œuvres de l'abbé de Clairvaux aucun vestige de ses relations avec le prieur de Saint-Victor. Mais nous avons vu dans la notice de Richard qu'il était non-seulement improbable, mais à peu près impossible que saint Bernard, qui connaissait la communauté de Saint-Victor, qui la visita, qui lui rendit et lui demanda des services, qui traitait Hugues comme son ami, n'eût eu aucun rapport avec Richard, dont la réputation était si grande.

C'est sans doute en comptant l'opuscule dont

(3) *Coup d'œil sur l'histoire de la théologie dogmatique*, par M. Laforêt, docteur en théologie, professeur à la Faculté de philosophie-ès-lettres et

président du collège du pape à l'Université catholique de Louvain. Louvain, 1851.

venons de parler, que Vincent de Beauvais (4) A que pour acquérir et conserver la vertu, il faut se vaincre et se résigner à la souffrance.

Richard a composé un traité de la Trinité en 4 pt livres. Il ajoute que c'est le principal ouvrage de notre Victorin.

Richard Etienne en a donné une édition particulière en 1510; il en existe une autre de Nuremberg, en 1518, in-8°.

Le livre *De Verbo incarnato* est encore dédié à Richard et répond à une consultation nouvelle adressée à l'auteur par le même personnage. Vous ne sachiez pas, lui dit Richard, de fatiguer mon caractère.

Le traité de l'Incarnation du Verbe est en même temps une explication des 11 et 12 vers. du chapitre XXI d'Isaïe : *On me crie de Sion : Sentinelle, est-ce vous vu cette nuit ?* — « C'est un livre fort bon », dit M. Laforêt (pag. 66), mais substantiel, l'idées ingénieuses, et souvent profondes, sur l'essence de l'Incarnation. » C'est l'objet principal du livre.

Il ne nous arrêterons pas au petit traité qui a pour titre : *Comment le Saint-Esprit est l'amour de Dieu et du Fils*, ni sur celui intitulé *Du très-sacré baptême de Jésus-Christ*. Ce dernier est la prière d'un de ses parents. C'est plutôt un traité de piété qu'un traité de théologie.

Il faut de même de mentionner un sermon sur l'Incarnation du Saint-Esprit et un petit opuscule, où il compare Jésus-Christ à une fleur, et Marie à une

autre sermon où Richard explique aux disciples de Saint-Victor en quoi le sacrifice de David est différent de celui d'Abraham. Ce sacrifice d'Abraham n'est point celui d'Isaac, mais celui que Dieu devait être la victime, mais celui que Dieu a prescrit en ces termes au chapitre xv de la Genèse : *Prenez une vache de trois ans, une chèvre et un bélier du même âge, une tortue et une colombe*. C'est une espèce de sacrifice moral et allégorique du verset 14 du chapitre 65 : *Holocausta medullata offeram tibi cum arietum*.

Il explique dans un discours du même genre les différences qui existent entre le sacrifice d'Abraham et celui de Marie, lorsqu'elle offrit deux colombes et deux colombes nouvellement écloses.

Il a placé sous le titre commun : *De gemino Pasche* deux autres sermons : l'un pour le jour de Pâques, où il parle de la pâque des fleurs et de la pâque des fruits, et l'autre pour la fête de Pâques, qui est une paraphrase de ces mots de saint

nos trum immolatus est Christus (I Cor. vii). Trois traités sur l'extermination du mal et la conservation du bien, sont comme plusieurs de ceux que nous avons parcourus jusqu'ici, des traités de mystique dans lesquels Richard montre

Richard écrivit encore le traité *De l'état de l'homme intérieur* à la demande d'un ami ; il indique dans le Prologue qu'il le composa à plusieurs reprises et au milieu de beaucoup d'obstacles ; ce qui ferait croire que ce fut pendant les dernières années d'Ervisius. Peut-être est-ce la cause des nombreuses digressions qu'il a répandues dans son livre et qu'il ne désavoue point lui-même. « Il a fait, dit-il, comme un voyageur qui allonge exprès sa route pour visiter et admirer d'agréables environs. » Le sujet de cet ouvrage est une explication de ces paroles d'Isaïe : *A planta pedum usque ad verticem non est in eo sanitas*.

Impuissance, ignorance, concupiscence, voilà la triple plaie de l'homme, son triple vice. Il en résulte trois sortes de péchés : des faiblesses, des erreurs, des méchancetés. Il faut y opposer trois genres de remèdes, les commandements de Dieu, ses promesses et ses menaces. Telle est la substance de l'ouvrage qui se divise en trois parties. Dans la première, il traite du triple vice ; dans la seconde, du triple péché, et dans la troisième, du triple remède. Presque à chaque pas l'auteur met en parallèle les maux du corps et ceux de l'âme, ainsi que les moyens de guérir les uns et les autres. Il serait possible de recueillir çà et là quelques notions de la médecine du XII^e siècle. On y voit, par exemple, que les médecins distinguaient trois esprits dans le corps humain : l'esprit animal qu'ils plaçaient dans la tête, l'esprit naturel dans le foie, et l'esprit vital dans le cœur. Mais, sans nul doute, les trois parties de ce traité sont plus édifiantes qu'instructives, et l'on ne peut trop admirer le nombre prodigieux de pensées pieuses ou mystiques que suggèrent à Richard chaque parole et presque chaque syllabe des versets 5 et 6 du premier chapitre d'Isaïe.

Des difficultés avaient été soulevées sur le sens de ces paroles de notre Seigneur : *Quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cælis ; et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cælis* (Matth. xvi) ; et sur ces autres : *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis ; et quorum retinueritis retenta sunt* (ibid.). Les apôtres et leurs successeurs ont-ils réellement reçu par ces paroles le pouvoir de remettre les péchés ? Deux pécheurs viennent à un prêtre : l'un est endurci et par là même lié, l'autre est vraiment juste et par là même délié ; le prêtre peut-il délier celui qui est lié, et lier celui qui est délié ? De même deux criminels viennent à un prêtre ; l'un est pénitent, l'autre impénitent ; le prêtre peut-il remettre les péchés à celui qui est impénitent, et les retenir à celui qui est pénitent ? Telles étaient les questions discutées par quelques théologiens et sur lesquelles on demandait à Richard son avis.

C'est pour répondre à ces demandes qu'il écrivit A son traité *Sur la puissance de lier et de délier*. Toutefois cet ouvrage est plus moral que dogmatique. On y trouve plutôt des instructions édifiantes que des solutions exactes, nettes et précises, des difficultés qui lui sont proposées.

L'opuscule *Sur le jugement final et général* a pour but de montrer comment au dernier jour les apôtres jugeront en un instant et avec une extrême facilité tous les hommes; comment ils découvriront les secrets de toutes les consciences, et comment ils détermineront la mesure précise des récompenses ou des peines que chacun aura méritées. C'est encore une espèce de sermon qui a pour texte ces paroles de Notre-Seigneur : *In regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel* (Matth. xix).

L'esprit de blasphème n'est-il autre chose que le blasphème contre le Saint-Esprit? telle est la question proposée au prieur de Saint-Victor, et qu'il examine dans un petit traité. Il ne la résout point, mais il incline à croire avec Hugues, son maître, et saint Augustin que, la miséricorde de Dieu étant infinie, il n'y a point de péché irrémissible.

Suivent deux passages sur la différence du péché mortel et du péché véniel. Un homme meurt coupable de deux péchés : l'un mortel, l'autre véniel. On convient qu'il sera éternellement damné pour le premier. Mais la question est de savoir, s'il souffrira pour l'autre quelque surcroît de châtement. Au lieu d'énoncer sur ce point une opinion précise, Richard commente ces paroles de l'Écclésiastique (c. iii) : *Eleemosyna patris non erit in oblivionem, et pro peccato matris restituetur*.

Il a été publié à Paris des éditions particulières de ce traité et de celui intitulé *De potestate ligandi et solvendi*, en 1526, in-12; en 1528, in-8°; en 1534, in-12; en 1543, in-16.

Des deux traités des degrés de la charité, le premier qui n'a que quatre chapitres est adressé à un religieux, nommé Séverin, qui l'avait demandé à Richard, son ami. L'auteur y explique d'après saint Paul les caractères de la charité.

Dans le second, il met la charité en parallèle avec la cupidité. Comme l'amour profane, la charité a quatre degrés : elle blesse, elle enchaîne, elle fait languir, elle consume. Ces deux livres sont du nombre de ceux qu'un compilateur du xiii^e ou du xiv^e siècle a mis à contribution pour en composer un traité de la charité attribué à saint Bernard.

III. Mélanges.

On a placé au commencement de la 3^e partie des Œuvres de Richard de Saint-Victor plusieurs lettres qui ne se trouvent point dans les précédentes éditions.

La première est adressée par l'abbé Ervisius et

son prieur Richard à Robert, évêque de Herford en Angleterre. Ce Robert n'est autre que le faux Robert de Melun, auteur de la première son théologique qui ait peut-être été publiée. Il est Anglais de naissance. Il enseigna d'abord à Paris puis à Melun, et c'est de là que lui vint son nom. Il eut pour disciples Jean de Sarisbur et Thomas Becket. Ce dernier, pour témoigner reconnaissance à son ancien maître, contribua à faire élever sur le siège épiscopal d'Herford; consacra même évêque, en qualité de primat. Robert se montra peu digne d'un rang si élevé se rangea même parmi les prélats courtisans embrassèrent le parti du roi contre le saint archevêque de Cantorbéry. Ervisius et Richard lui vint pour lui reprocher sa conduite, et lui faire savoir qu'elle était universellement blâmée par les écoliers qui avaient autrefois applaudi à son succès.

La seconde, qui n'est qu'indiquée, est adressée au pape Alexandre III. Le prieur de Saint-Victor lui recommande fortement l'affaire de Thomas Cantorbéry. Elle est signée de Richard et d'un ancien abbé de Saint-Augustin.

La troisième est celle de Guillaume de Cantorbéry, dont le nom n'est désigné que par l'initiale du prieur d'Ourcamp, que nous avons mentionnée dans la notice de Richard.

Les deux suivantes sont anonymes et peu importantes.

C Les autres sont des lettres adressées par le prieur de Saint-Alban, ou par son frère le prieur de Saint-Victor. Elles offrent quelques détails intéressants sur les relations de ces abbayes.

Le traité *De eruditione hominis interioris*, vient ensuite, se partage en trois sections, lesquelles l'auteur explique successivement dans les chapitres 2, 4 et 7 du prophète Daniel. C'est la suite d'interprétations tropologiques du songe de Nabuchodonosor et de son histoire. L'auteur ne s'occupe peu du sens littéral qui est généralement connu. Selon lui, l'auteur s'est proposé surtout nous montrer comment les gens de bien abandonnent peu à peu la vertu, comment ils s'éloignent de la perfection de la vie contemplative ou de la vie active, par quel degré ils tombent dans la décadence, et par quels secours efficaces la grâce divine les relève. Les allusions et les applications sont nombreuses dans ce long traité. Richard observe, par exemple, qu'aussitôt que les gens de lettres obtiennent un emploi honorable et parviennent à quelque dignité, ils abandonnent l'étude, et perdent bientôt pour toujours le goût des travaux littéraires.

Nous renvoyons pour les extraits à ce que nous en avons dit dans la critique des Œuvres de Richard de Saint-Victor.

IV. *Ouvrages manuscrits.*

Trithème (5), dans une longue liste des écrits de Richard, en cite quelques-uns qui ne se trouvent pas, du moins avec les mêmes titres, dans l'édition de 1650, ni dans les précédentes.

De studio sapientiæ ;
De profectu monachorum ;
De oratione mentali ;
De officiis ecclesiæ ;
De quatuor ventis ;
De Actibus apostolorum ;
De novitate vitæ ;
Epitome totius Bibliæ.

On remarque que la plupart de ces titres seraient applicables à certains morceaux ou fragments des œuvres imprimées de Richard ; il est fort vraisemblable que Trithème a donné ces indications d'après des manuscrits qui ne contenaient que de simples extraits des traités du prieur de Saint-Victor, et l'on peut étendre cette conjecture à d'autres manuscrits soit de la bibliothèque Ambrosienne, soit de la Belgique, indiqués par Montfaucon et Sanderus. Montfaucon (6) trouve dans la bibliothèque Ambrosienne deux traités de Richard de Saint-Victor, intitulés :

De laudibus B. Mariæ ;
Incendium divini amoris.

Peut-être ce dernier article n'est-il que le *Stimulus divini amoris* de saint Bonaventure. Il pourrait bien aussi n'être pas distinct de l'opuscule des deux degrés de la charité. Voyez ci-dessus. Montfaucon trouve encore parmi les manuscrits de la reine Christine :

Richardi SECUNDI canonici a Sancto Victore Liber penitentialis, livre qui serait à confronter avec les opuscules *De potestate solvendi...*, et de la différence du péché mortel et du péché véniel. Mais le mot *secundi* nous donnera lieu d'observer qu'on a quelquefois distingué deux Richard de Saint-Victor, savoir : celui dont nous parlons ici, et un autre qui vivait vers l'an 1242, et que Poissevin (7) désigne comme l'auteur de quelques écrits, attribués d'ailleurs au premier par Poissevin lui-même. Cette distinction de deux Richard est, selon toute apparence, une méprise à laquelle Henri de Gand (8) et Sixte de Sienna (9) ont donné lieu en omettant dans l'art de Richard de Saint-Victor sa qualité d'Écossais.

Sanderus (10) cite les manuscrits suivants comme autant d'ouvrages de Richard de Saint-Victor :

De canone ;
Summa de virtutibus ;
De studio sapientiæ ;
De septem generibus tentationum ;

(5) *De scrip. eccl.* c. 375.

(6) *Bibl. Bibl.*, t. 1, 523.

(7) *Appar. S.* t. II, p. 322, 327.

(8) *De script. eccl.* c. 26.

(9) *Bibl. S.* t. I p. 275.

A *Tractatus ad novitios ;*

Tractatus de domo corporis nostri spirituali ;
Sermones octodecim in aliquas sententias sacræ Scripturæ ;

Sermones vel tractatus sex in psalmos et alia Scripturæ loca ;

Sermones super Evangelia ;

Sermones duo in verba Matthæi : « Tolle puerum et matrem ; »

Sermones Dominicales : Sermones Dominicales per totum annum ; Aliquot sermones ;

De Passione Domini.

Enfin dans le catalogue des manuscrits d'Angleterre (11) on rencontre trois articles qui portent le nom de Richard de Saint-Victor :

B *Sermones ;*

Tractatus de fide ;

Glossa interlinearis in Matth. et Marc.

Nous n'avons aucun moyen de vérifier l'authenticité de ces productions.

« Richard est fort subtil, dit Dupin (12) : il raisonne avec justesse, avec méthode, en bon dialecticien. Ses traités de critique sont assez exacts pour son temps. Il n'est pas fort élevé dans ses expressions ; et c'est ce qui fait que ses livres de spiritualité, quoique pleins de bons sentiments, n'ont pas toute la grandeur ni toute la force qu'on pourrait souhaiter. « Les Bénédictins ne trouvent dans les œuvres de Richard ni tant de dialectique ni si peu d'élévation. « Ses pensées, disent-ils, bien plus recherchées que justes, ses allégories plus spirituelles que raisonnables, communiquent presque toujours leur propre caractère à son style. Richard ne manque ni d'idées, ni d'imagination, ni même de sensibilité ; et si, en effet, on ne lit plus ses ouvrages, c'est parce qu'ils sont écrits sans méthode, sans critique, sans logique et sans goût. Il s'en faut bien d'ailleurs que sa diction soit aussi familière que Dupin le suppose. On aurait plutôt le droit de dire qu'elle ne l'est pas assez. Souvent métaphorique, plus souvent antithétique, elle suppose et laisse voir beaucoup de travail. Les consonnances dont elle abonde ne sont point du tout des négligences, mais de prétendus ornements qui ont exigé des soins continuels, et même des efforts, car l'auteur semble s'être prescrit pour règle constante de partager presque toutes ses phrases en deux sortes d'hémistiches rimés : c'est ce qu'on va reconnaître dans les lignes suivantes que nous rencontrons à l'ouverture du vol. p. 274, 275 et par lesquelles nous terminerons cet article :

« Cum contra mandatum divinum aliquid præsumitur, jus contumacium contra majestatem agitur.

(10) *Bibl. mss. Belg.* part. 1, 32, 67, 112, 117, 223, 245, 254, 325.

(11) *Cat. mss. Angl.* p. III, n. 727, 4077, 6160.

(12) XII^e siècle, p. 727.

Sed cum majestatem læsam propitiare volumus, A ad ejus misericordiam recurrimus.

Recurrimus ad ejus bonitatem, imo et ad ejus veritatem.

Nam venia pœnitentibus promissa est ab eo qui mentiri omnino non potest.

Sic transiet nox ut iterum redeat ; sic rediet dies ut iterum recedat.

Mane ne laborantes deficiant ; nox ne incauti fiant.

Illud ubique ad medelam ; istud contra ad cautelam. »

Cette dernière observation est trop générale. Si nous trouvons dans quelques passages ce défaut que signalent les Bénédictins, il nous semble exagéré de dire que c'est la manière habituelle d'écrire de notre Victorin. Son style est souvent simple, clair, et précis, sans affectation, sans recherche, surtout dans ses ouvrages plus sérieux. Nous avouerons simplement que nous avons cru remarquer dans la critique que les savants Bénédictins ont faite des œuvres de Richard dans le 13^e vol. de l'Histoire littéraire de France, un peu de mauvaise humeur. Ils ont été rebutés

par les interprétations tropologiques qui s'y contrent si souvent. On sait qu'elles étaient goûtées au xvii^e siècle. Cette critique est bien plus riante à celle des écrits de Hugues de Saint-Victor. Il est difficile de croire que l'une et l'autre aient été faites par la même main.

Nous terminerons en disant que si Richard est le disciple et le continuateur de Hugues, si la doctrine de ces deux Victorins est la même, si la méthode se ressemble, Richard semble avoir été doué d'un esprit moins étendu, il a possédé une érudition moins vaste et moins variée. Plus que Hugues, il est avant tout théologien pratique et contemplatif ; tous ses ouvrages découlent de cette tendance, et la plupart sont exclusivement consacrés à la théologie mystique. Il faut bien remarquer cependant que le mysticisme de Richard n'est pas plus que celui de son illustre maître, ni la philosophie ni la spéculation ; c'est un mysticisme spéculatif qui abonde souvent en pensées profondes ; mais toujours la science s'y montre accessoire, et l'esprit ne passe par elle pour arriver à l'amour qui est la pleine vie de l'âme.

